

EXTRAIT

L'histoire de ces rapports auteur-éditeur dans leur diversité reste toujours très voisine de celle de l'évolution sentimentale d'un couple, et comporte les mêmes phases d'espoir, d'émerveillement, de malentendus et de reproches avant de parvenir à l'équilibre heureux ou au divorce.

Un auteur qui n'a encore jamais été publié est comme une femme qui attend l'amour : anxieux et incomplet. Qu'il ait ou non subi quelques expériences malheureuses, c'est-à-dire quelques refus, le jour où il obtient la certitude d'être édité, son ciel change. Son éditeur lui apparaît comme un homme de goût, puisqu'il a su reconnaître ses mérites. C'est le début de la lune de miel. Celle-ci se prolonge jusqu'à la sortie du livre : c'est la phase des découvertes réciproques, des espoirs nourris en commun, avant la naissance du futur enfant : ce livre dont on discute le titre, la présentation, l'avenir. Le jour de la naissance marque l'apogée de la courbe sentimentale. À partir de cet instant, les malentendus surgissent. L'enfant n'est peut-être pas aussi beau qu'on l'avait imaginé. L'auteur, en général, en est fier, mais son entourage se charge vite de tempérer son enthousiasme : « Ton éditeur aurait pu... » revient comme un leitmotiv et transforme un auteur heureux en auteur défiant. Surviennent les premières critiques, jamais assez rapides ni assez élogieuses au gré de l'auteur, qui ne comprend pas pourquoi son enfant ne l'emporte pas sur tous les autres : c'est le début de la jalousie.

[...]

Henri Charrière lui-même, dont je dirai par ailleurs l'extrême gentillesse, s'est plaint d'avoir été brimé, parce que les services de fabrication, malgré des prodiges d'habileté, ne parvenaient pas à suivre le rythme des commandes de *Papillon*. Mieux encore : un jour, je le vois arriver, l'air sévère : « Robert, je ne suis pas dupe. Ton *Piaf*, je lui sers de locomotive ! » Il est vrai que le livre de Simone Berteaut bénéficiait de l'engouement extrême créé autour de la collection « Vécu » par le succès de *Papillon*. « Mais, lui dis-je, en quoi cela peut-il te gêner ? Les deux livres s'entraident. Nos représentants te le diront. » Il eut cette réponse : « Elle me mange du tirage ! »

*

Quoique je ne puisse me targuer de l'avoir eu pour auteur, ma rencontre avec le général de Gaulle me paraît assez significative pour être rapportée. Au début de l'année 1954, de Gaulle, profitant de son éloignement du pouvoir, avait achevé le premier tome de ses Mémoires. Tous les éditeurs de France s'étaient portés candidats. De Gaulle en sélectionna trois : Plon, pour sa longue tradition de Mémoires historiques ; Gallimard, pour son prestige et l'amitié de Malraux ; moi, pour ma jeunesse et l'enthousiasme de Bénouville. Étant donné l'importance du texte, le manuscrit ne devait pas circuler et les éditeurs choisis étaient priés de venir en prendre connaissance au domicile de l'homme de confiance du Général, M. Georges Pompidou. Au jour dit, je suis accueilli fort courtoisement par Mme Pompidou, introduit dans un petit salon où j'ai tout loisir de prendre connaissance du manuscrit. Un questionnaire y est joint. L'éditeur devra, après quelques jours de réflexion, remettre un rapport dans lequel devront figurer le pourcentage de droits d'auteur proposé, l'à-valoir garanti (ces sommes devant être versées à une fondation), et surtout un programme détaillé de lancement qui tiendra compte du désir du Général de voir paraître trois éditions : une complète, avec notes et annexes ; une courante, sans notes ; et une édition populaire. Je

rédigéai mon rapport avec d'autant plus de soin que la lecture de l'ouvrage n'avait fait qu'accroître mon désir d'être l'éditeur de cette œuvre exceptionnelle. Plusieurs semaines passèrent. J'avais abandonné tout espoir, lorsque, un beau matin, je reçus une convocation m'invitant à comparaître devant le Général. Je me retrouvai, au siège du RPF, rue de Solférino, assis dans un petit fauteuil très bas, en face d'un bureau légèrement surélevé que le Général dominait de sa haute stature. « Laffont, me dit-il, je vous remercie pour le soin que vous avez apporté à l'étude de la publication de mes *Mémoires*. Je dois vous dire qu'en ce qui concerne les conditions financières, vous parvenez à peu près aux mêmes conclusions que vos grands confrères. (Je me sentis tout à coup très petit.) Il y a quand même un point que j'aimerais que vous m'expliquiez : vos grands confrères, qui ont pour eux l'expérience (encore plus petit !) commencent par vendre l'édition complète avec les notes ; un peu plus tard, l'édition courante ; enfin, beaucoup plus tard, l'édition populaire. Ça me paraît logique ! Vous êtes le seul qui intervertissez l'ordre de parution. Pourquoi ? » Je prends mon élan : « Mon général, vos *Mémoires* sont très attendus. Il me semble naturel de me battre avec l'arme la plus appropriée : l'édition courante, plus accessible à tous et moins chère. On publiera ensuite, pour vos nombreux fidèles, une édition complète, et même illustrée si vous le souhaitez. Mais si on commence par celle-ci, on risque d'écarter un important public au moment du lancement de l'édition courante. Le premier choc passé, ce public sera difficile à retrouver. » Comme je constate que le Général m'a suivi avec attention, mais ne paraît pas avoir été ébranlé par mes arguments, une idée folle me traverse la tête. Je me trouve génial en quelques secondes. J'ajoute : « Mon général, toutes proportions gardées, je suis dans le même cas que vous lorsque, devant le Conseil supérieur de la guerre, vous défendiez l'emploi tactique des chars. Il y avait là vos grands confrères, qui avaient pour eux l'expérience, et vous, qui plaidez une méthode nouvelle : une idée jeune face aux routines... » J'allais continuer mon développement lorsque je fus stoppé net. Mon regard venait de s'arrêter sur le visage du Général, complètement métamorphosé. Ses yeux s'étaient vidés de toute expression, mais sa bouche pincée et tombante témoignait d'un sévère mépris. Je venais de commettre le crime sans pardon : j'avais eu l'audace de comparer, pour un instant, ma chétive personne à la sienne. Je ressentis si fort cette faute irréparable que je me levai, saluai sans un mot et assurai une rapide retraite. Bien entendu, je ne fus pas choisi.